

LA PERSONNE ET SES MODÈLES

Gabor Csepregi

Le choix de mon thème s'explique par un phénomène inquiétant et fort répandu de nos jours: la perte des modèles. Selon plusieurs, ce facteur constitue l'une des sources principales du malaise que l'on ressent dans les domaines aussi divers que la morale, la religion, le travail, l'habitat, la vie familiale et, surtout, l'éducation. Il touche également l'être de la personne puisque, comme je tenterai de le montrer, les modèles font essentiellement partie de sa constitution, façonnent sa vie, exercent une profonde influence sur ses actes et sur son être.

1. Les modèles et la notion de personne

La notion de modèle se voit accorder une importance toute particulière dans le personnalisme éthique de Max Scheler. L'oeuvre maîtresse de Scheler, *Le formalisme en éthique et l'éthique matériale des valeurs*, se termine par une réflexion sur la nature, les formes et les modes d'action des modèles¹. Scheler reprend la question de l'influence active des modèles sur la personne dans plusieurs autres écrits qui relèvent de sa dernière philosophie². Ses analyses détaillées et réitératives s'expliquent par son désir constant de montrer comment

¹ Max Scheler, *Le formalisme en éthique et l'éthique matériale des valeurs. Essai nouveau pour fonder un personnalisme éthique*, traduction par M. de Gandillac, Paris: Gallimard, 1955, 571-594.

² Max Scheler, *Le saint, le génie, le héros*, traduction par E. Marmy, Paris: E. Vitte, 1958; *Les formes du savoir et la culture*, dans *L'homme et l'histoire*, traduction par M. Dupuy, Paris, Aubier, 1955, 85-183; *Man in the Era of Adjustment*, in *Philosophical Perspectives*, translation by O. A. Haac, Boston: Beacon Press, 1958, 94-125. Pour une analyse de la théorie des modèles de Scheler, cf. Erwin Hufnagel, *Pädagogische Vorbildtheorien. Prolegomena zu einer pädagogischen Imagologie*, Würzburg: Königshausen und Neumann, 1993, 66-90; Peter Spader "Max Scheler's Practical Ethics and the Model Person", in *American Catholic Philosophical Quarterly*, 64 (1955), 63-81; Alfons Deeken, *Process and Permanence in Ethics. Max Scheler's Moral Philosophy*, New York: Paulist Press, 1974, 199-220.

les valeurs a priori trouvent leur réalisation dans les personnes-modèles concrètes. Les différents modèles ne se constituent pas d'une manière arbitraire; ils sont fondés sur un système hiérarchique de valeurs et déterminés par lui. Chaque modèle rend manifeste une valeur discernable: il est "la valeur incarnée dans une personne".³ Selon Scheler, ce ne sont pas les normes abstraites, les principes d'obligation universellement valables qui influencent d'une manière décisive le comportement moral. Bien qu'elles reposent sur des valeurs, les normes sont trop désincarnées, trop impersonnelles, trop éloignées d'une situation éthique concrète. Ce qui est requis pour l'accomplissement de bonnes actions, c'est le contact répété avec le "bon exemple", c'est-à-dire la relation vécue à des valeurs moralement-positives telle qu'elles se trouvent incarnées dans les personnes-modèles concrets. "...il n'existe rien ici-bas qui puisse de façon si primitive, si immédiate et si nécessaire, pousser une personne à devenir elle-même bonne, que le simple discernement, intuitif et adéquat, d'une personne bonne, *en ce qu'elle a de bon*".⁴ En montrant que les prescriptions générales et abstraites sont insuffisantes pour faire naître une conduite morale, Scheler souhaite rattacher son éthique des valeurs à des personnes qui soit servent de modèles, soit tendent à devenir semblables à des modèles. Ainsi la théorie des modèles lui permet-elle d'apporter des éclaircissements complémentaires à sa propre conception de personne.

Qu'est-ce qu'un modèle? Quelles sont ses caractéristiques? Faisant appel à la méthode phénoménologique, Scheler décrit les traits essentiels du modèle (*Vorbild*) en les comparant à ceux du chef (*Führer*). Être chef, c'est être conscient de son propre rôle et de sa propre influence. Le modèle, en revanche, n'a pas besoin de savoir qu'il est modèle ni de vouloir l'être. Un chef doit être réel et physiquement présent. Le rapport entre le modèle et son imitateur est indépendant des conditions d'espace, de temps, de présence effective; il peut être réel ou idéal. Nous pouvons avoir comme modèle un personnage historique, qui a vécu il y a longtemps, ou un personnage fictif, créé par un écrivain ou un poète. Le chef constitue un élément nécessaire de toute collectivité humaine ayant conscience de son unité et, comme tel, n'implique pas l'idée de valeur. Son influence n'est pas nécessairement positive: il peut être un guide juste aussi bien qu'un criminel sans conscience. Au contraire, le modèle est vénéré et suivi parce qu'il incarne une certaine perfection; il est l'expression d'une valeur positive.

L'idée de valeur permet à Scheler de faire la distinction entre les purs modèles-types et les modèles concrets existants. Les premiers sont donnés avec la hiérarchie objective et a priori des valeurs, à savoir la sainteté, les valeurs spirituelles, le noble, l'utile et l'agréable. A ces valeurs fondamentales correspondent les modèles-types suivants: le saint, le génie, le héros, le pionnier

³ *Le saint, le génie, le héros*, 27.

⁴ *Le formalisme*, 573.

spirituel et l'artiste dans l'art de jouir. Tout comme les valeurs, les modèles-types sont universellement valables et affranchis des changements historiques. Nous ne pouvons abstraire ces modèles-types des individus concrets et les saisir intuitivement à l'état pur sur le plan empirique. Dans les termes de Scheler, nous n'avons jamais le droit d'"hypostasier" ces modèles-types "dans une figure historique effective"⁵. Les figures historiques peuvent représenter plusieurs modèles-types; nous les considérons alors comme des "figures mixtes", c'est-à-dire des incarnations partielles de deux ou plusieurs valeurs pures. La manifestation concrète des types-modèles dépend invariablement des conditions culturelles, sociales et historiques. Dans une époque déterminée de l'histoire, une nation peut mettre en valeur sa propre image du héros, du saint ou du génie. Ainsi, comme le souligne Scheler, "en tout modèle il y a un côté empirique et un côté aprioristique, un être et un devoir-être, un aspect se rapportant à l'image réelle et un aspect se rapportant à la valeur"⁶.

Quelle sorte d'influence exercent les modèles sur nous? Les chefs exigent une conduite, un agir, accompagné d'une attitude d'obéissance. La relation aux modèles concerne plutôt notre être. L'imitation des modèles ne procède donc pas d'un sentiment d'obéissance, mais d'un discernement autonome des valeurs. Tout notre être est orienté vers des valeurs et c'est cette orientation qui influence l'ensemble de nos activités pratiques. Abordant la question de la connaissance et de l'amour du modèle par la personne, Scheler note que "c'est l'être même de la personne qui suit le modèle, cet être étant la racine de toute effectuati-on-d'actes"⁷. C'est donc en tant que personnes, individuelles ou collectives, que nous sommes affectés, déterminés par une figure idéale et suivons une ligne de développement spécifique. "Le modèle est la valeur incarnée dans une personne, une figure idéale qui est sans cesse présente à l'âme de l'individu ou du groupe, si bien que celle-ci acquiert peu à peu ses traits et se transforme en elle: son être, sa vie, ses actes, consciemment ou inconsciemment, se règlent sur elle..."⁸. Le modèle touche donc en nous notre centre spirituel le plus intime; tous nos actes se rattachent à ce centre, c'est-à-dire à notre noyau intellectuel, moral, religieux. Suivre un modèle, c'est au fond répondre par son être de personne à un ensemble de valeurs et se développer selon ces valeurs.

La présence des modèles dans la vie de la personne concrète,—une présence exigeant une manière d'être plutôt qu'un agir -, a pour corrélat que la personne n'est jamais une substance statique mais un développement, un épanouissement, un véritable "processus de personnalisation", selon l'expression heureuse de

⁵ Ibid., 585.

⁶ *Le saint, le génie, le héros*, 17.

⁷ *Le formalisme*., 574.

⁸ *Le saint, le génie, le héros*, 27.

Paul-Louis Landsberg⁹. Il n'est pas aisé de saisir toute l'étendue de cette transformation, de cette "croissance de l'être-de-la-personne elle-même dans le sens de la structure et des traits du modèle".¹⁰ Nous pouvons toutefois affirmer que celle-ci ne concerne pas uniquement notre "physionomie spirituelle" et notre conscience de valeurs. Notre organisme psycho-physiologique, nos gestes, notre manière de nous exprimer changent autant que nos schèmes de valeurs ou notre vision du monde. Même notre visage se transforme mystérieusement sous l'influence de certains modèles. D'autre part, la souplesse, comme habileté technique corporelle et comme sens raffiné de l'adaptation, peut se développer en nous grâce à l'imitation des modèles. Tels les enfants qui adoptent inconsciemment la mentalité et le comportement de leurs parents, nous façonnons notre être corporel et moral selon les valeurs et les traits incorporés dans nos modèles.

Selon Scheler les modèles exercent leur influence sur nous sans que nous soyons en mesure de représenter d'une manière consciente leurs traits caractéristiques ou d'expliquer les raisons de notre attachement. L'imitation d'un modèle est motivée non pas par un contenu positif mais plutôt par un sentiment fin de la valeur et de l'exigence propres au modèle. Scheler compare ce sentiment positif de plénitude à l'intuition implicite des lois de l'activité créatrice, à la conscience de valeur en acte de l'artiste. L'artiste "ne pense pas à ces lois de façon consciente pour les "appliquer" ensuite, mais il aperçoit d'une manière confuse leur existence et leurs exigences, lorsque, au cours du processus de la création artistique, quand il peint ou quand il sculpte, il sent qu'il s'en écarte ou qu'il a, au contraire, l'évidence que son oeuvre est en harmonie avec elles"¹¹. Nous ne choisissons pas nos modèles; ce sont plutôt eux qui nous attirent imperceptiblement et nous prennent "par séduction et secrète invitation".¹² Leur attrait n'est jamais une "contrainte aveugle"; il est vécu comme "une conscience fondamentale d'être-obligatoire et d'être juste". Par conséquent, notre réponse à l'invitation du modèle n'est ni l'imitation servile ni l'obéissance aveugle mais le "libre dévouement".¹³

En quoi consiste cette attitude de dévouement libre à un modèle? Que signifie l'expression "suivre librement un modèle"? Certes, ce n'est pas en accomplissant exactement les mêmes actes et en recréant les mêmes conditions de vie que nous suivons un modèle. Faire ce *que* fait le modèle dans un contexte presque identique, c'est le copier machinalement. Ce qui importe avant tout, c'est de

⁹ Cf. Paul-Louis Landsberg, "Quelques réflexions sur l'idée chrétienne de la personne", dans *Problèmes du personnalisme*, Paris: Seuil, 1952, 16.

¹⁰ *Le formalisme*, 579.

¹¹ *Le saint, le génie, le héros*, 28.

¹² *Les formes du savoir et la culture*, 141.

¹³ *Le formalisme*, 579.

penser et d'agir à *la manière* dont le modèle pense et agit, c'est-à-dire d'opérer une conversion de son propre état-d'esprit, de sa propre attitude globale à l'égard de tous les aspects contingents de sa vie concrète¹⁴.

D'après Scheler, les modèles concrets—ceux de la famille, de la profession, de la classe sociale, de la nation, de la culture humaine—exercent leur influence selon trois modes différents: par les voies de l'hérédité, de la tradition et de la rencontre avec d'autres personnes.

Je laisse ici de côté le premier mode, lequel risque de nous entraîner dans de longs débats au sujet de la valeur de nos aptitudes héréditaires et de l'ampleur de nos déterminations génétiques.

Le deuxième mode d'influence me semble être moins problématique: la tradition est un milieu de vie qui transmet, par mode de contagion, une mentalité, une certaine manière de voir et de juger les choses. Il s'agit de ce que les sociologues appellent "socialisation primaire", c'est-à-dire d'un processus d'intériorisation de rôles, d'attitudes, de valeurs, s'effectuant grâce à des contacts répétés avec des "êtres significatifs"¹⁵. La tradition comprend également un bon nombre de mythes, de récits, de chansons, d'oeuvres littéraires et même des traités philosophiques, chacun présentant à sa manière des personnes-modèles, des idéaux.

Le troisième mode d'influence s'exerce par le biais des contacts directs avec des personnes vivantes dans leur totalité indivise. Scheler n'admet pas que l'ordre, l'admonition ou le conseil prodigués puissent provoquer notre attachement. Ces actes lui semblent trop abstraits, trop impersonnels, et s'adressent uniquement à notre raison. L'influence d'un modèle, ainsi que la conversion qui en résulte, ne se réalisent que "dans un co-aimer avec l'amour de l'exemplaire du modèle".¹⁶ L'amour seul, affranchi en quelque sorte des évidences de la raison, est capable de nous orienter vers le noyau-valeur de la personne. Pour saisir une valeur à travers la personne-modèle, il nous faut "amoureusement" prendre part à ses actes en les "comprenant" et en les re-vivant dans notre propre contexte de vie¹⁷.

¹⁴ Scheler nous explique ce qu'il entend par l'expression "suivre le Christ": "...celui qui 'marche à la suite du Christ', (...) reproduit dans le centre de son âme, d'une manière constante, quoique toujours imparfaite et inadéquate, l'être et l'essence, la physionomie spirituelle de son divin modèle". *Le saint, le génie, le héros*, 40.

¹⁵ Cf. Peter L. Berger, Thomas Luckmann, *The Social Construction of Reality*, New York: Anchor Books, 1967.

¹⁶ *Le formalisme*, 580. Cf. la description du troisième véhicule de l'influence dans *Le saint, le génie, le héros*, 39-40.

¹⁷ D'autre part, la possibilité d'être imprégné des modèles est donnée dans chaque expérience d'amour puisque l'amour porte sur les valeurs à la fois objectives et idéales. Scheler fait observer que "dans l'amour pour une personne donnée empiriquement, nous nous formons une image idéale de sa valeur; image idéale qui,

Dans son essai intitulé *Les formes du savoir et la culture*, Scheler remarque que l'influence positive des modèles réside dans leur capacité heuristique: les modèles nous permettent de mieux connaître nos propres forces et de les employer efficacement. Grâce aux modèles, nous parvenons à entendre et à répondre effectivement "à l'appel de notre vocation", "à nous élever avec courage jusqu'à notre moi spirituel".¹⁸ Les modèles nous mettent en contact avec ce moi spirituel,—cette "concentration unique et individuelle" en nous-mêmes —, un noyau qui fait de nous une personne. "Ils ne sont que des guides qui nous amènent à entendre l'appel de *notre* personne; ils ne sont pour ainsi dire que l'aube naissante du beau jour de notre conscience et de notre loi individuelles".¹⁹

Dans un milieu éducatif, les modèles les plus importants sont les personnes qui, grâce de leur "personnalité complète et vraie, libre et généreuse", ont "mérité notre amour et notre vénération".²⁰ Bien que notre volonté n'intervienne pas au moment de les choisir, nous ne manifestons pas moins nos préférences en fonction de notre structure affective particulière. Ainsi pouvons-nous être attirés par la personnalité d'un écrivain, d'un compositeur ou d'un savant. Chaque grande civilisation du passé a défini les traits dominants et les qualités maîtresses de ses propres modèles culturels avec lesquels les personnes ont tenté de se confondre en fonction de leurs propres dispositions, de leur propre caractère.

2. La vie de la personne sans modèles

Le problème du rapport entre les modèles et la personne, tel qu'il été abordé par Max Scheler, est à mon avis d'une actualité brûlante en raison des mutations survenues dans nos sociétés actuelles.

Selon certaines analyses récentes, la vie des individus en société est profondément troublée par le phénomène de l'effondrement des modèles. Dans son ouvrage profond, *Non à la société dépressive*, Tony Anatrella parle d'une "nouvelle maladie de l'idéalité", d'un manque d'idéaux, de modèles à partir desquels il est possible de façonner sa vie.²¹ La vie de nombreux individus n'est plus imprégnée des valeurs culturelles et des vérités fondamentales incontestables. "Il est important d'insister: nos sociétés vivent dans le trouble de la filiation, comme si elles n'avaient elles-mêmes ni passé, ni tradition et encore

cependant, est en même temps vraie et réelle, bien que son existence ne fasse pas encore partie de notre perception". *Nature et formes de la sympathie. Contribution à l'étude des lois de la vie affective*, traduction par M. Lefèbvre, Paris: Payot, 1971, 214. Cf. également les pages éclairantes sur l'amour et la personne dans cette même oeuvre, p. 230-233.

¹⁸ *Les formes du savoir et la culture*, 141.

¹⁹ *Ibid.*, 144. Cf. également les réflexions de Nietzsche sur l'influence positive des modèles dans son *Schopenhauer éducateur*, dans *Considérations intempestives*, traduction par G. Bianquis, Paris: Aubier, 1966, 79sq., 87 sq.

²⁰ *Ibid.*, 141.

²¹ Tony Anatrella, *Non à la société dépressive*, Paris: Flammarion, 1995, 35.

moins de valeurs fondatrices d'histoire, de culture et d'avenir. Ce trouble s'exprime bien quand, à propos de tout et n'importe quoi, on parle de "génération", manifestant ce besoin de renouer avec une paternité qui fait défaut. On se raccroche de façon précaire à un homme politique, un chanteur, un sportif, un film, une marque ou à un objet quelconques".²² Anatrella déplore que l'homme d'aujourd'hui n'arrive plus à trouver des points d'ancrage fermes et durables qui lui permettraient de renouer ses liens avec le passé et de s'ouvrir à l'avenir: il vit sans enracinement et sans espérance. A cette désorientation générale s'ajoute le besoin de dénoncer et de critiquer les anciens modèles plutôt que de se conformer à eux. Anatrella voit en la perte et le rejet des modèles, tout comme en la perturbation de notre rapport au temps, les causes principales des phénomènes les plus inquiétants, tels la fatigue, l'angoisse d'exister, la violence, la toxicomanie, la violence, le suicide.

Bien avant Anatrella, Margaret Mitscherlich avait déjà attiré notre attention sur les conséquences néfastes de la disparition des modèles.²³ Mitscherlich souligne avec raison que l'être humain ne peut vivre sans un attachement durable à un système de valeurs et à des modèles correspondants.

"Nous avons tous besoin d'idéaux, de modèles, de buts, d'après lesquels nous puissions nous déterminer, et à la réalisation desquels nous puissions tendre. En l'absence de tels idéaux nous nous trouvons livrés à un sentiment de vide intérieur et l'intérêt vivant que nous portons aux choses de ce monde et nos semblables disparaît. Si le besoin de se construire un idéal, de donner un but et donc un sens à sa vie, n'est pas satisfait de manière adéquate et en temps opportun—et ceci chez l'enfant et l'adolescent mais aussi chez l'adulte—on risque de voir celui-ci rechercher plus tard des leaders d'un genre douteux ou poursuivre sans scrupules des objectifs décrétés "justes". La fin sanctifiera les moyens".²⁴

En effet, le sentiment de vide intérieur provoque chez de nombreux individus de profondes perturbations. Ce qui leur fait défaut, c'est la réceptivité, la dimension pathique de ressentir: ils ne sentent rien pour les êtres vivants et les objets qui les entourent. L'absence de réceptivité entraîne à son tour l'incapacité d'agir, la passivité. Puisqu'ils vivent séparés du monde et d'eux-mêmes, n'atteignent ni les autres ni leur propre noyau spirituel, il leur manque les stimulants intérieurs et extérieurs les plus efficaces de l'agir²⁵.

²² Ibid., 34.

²³ Margaret Mitscherlich, *La fin des modèles. Fonctions et méfaits de l'idéalisation.*, traduction par S. Ponsard, Paris: Des femmes, 1983.

²⁴ Ibid., p. 18. Cf. également Ernest S. Wolf, "Selbst, Idealisierung und Entwicklung von Werten", in W. Edelstein, G. Nunner-Winkler, G. Noam (Hrsg.), *Moral und Person*, Frankfurt: Suhrkamp, 1993, 148-170.

²⁵ Pour une analyse profonde du rapport entre affectivité et passivité, cf. Eugène Minkowski, *La schizophrénie. Psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes*, Paris: Desclée de Brouwer, 1953.

Nous avons vu qu'il existe une corrélation entre l'influence des modèles et l'amour: le modèle oriente l'amour et l'amour détermine le modèle. Nous ne nous soumettons pas à l'exigence silencieuse d'un modèle à partir d'une décision purement rationnelle. "Notre raison est toujours à la remorque de notre amour ou de notre haine", affirme Scheler.²⁶ D'autre part, l'éveil de l'amour, tout comme celui des différents sentiments essentiels à la convivialité humaine,—la bienveillance, la gratitude, la tendresse, la reconnaissance, la compassion—, semble dépendre de la présence des modèles concrets dans notre vie. Mitscherlich rappelle à juste titre que le sentiment de sécurité et d'estime de soi, auquel se trouve intimement liée la spontanéité bienveillante, n'apparaît pas chez le petit enfant s'il lui manque la possibilité d'idéaliser les adultes.²⁷ Si tant de personnes se plaignent aujourd'hui des troubles du narcissisme,—des troubles du sentiment d'estime de soi et d'amour—c'est en partie à cause de la disparition des figures modèles susceptibles d'être admirées et suivies.

La carence des modèles n'est pas la seule cause de ce sentiment du vide de l'homme d'aujourd'hui. Si, de nos jours, de nombreux jeunes ressentent le désarroi, voire la colère, c'est que la société leur présente des modèles contradictoires qui se dévalorisent, s'interdisent les uns les autres.²⁸ Leur désarroi est la conséquence directe de leur confusion et de leur incapacité de d'identifier, d'approuver des modèles concrets. Leur incapacité ne disparaîtra pas tant que la société décourage toute prise de position critique par rapport à ses contradictions²⁹.

L'absence du contact avec les modèles fait souvent naître chez les jeunes l'indifférence, le cynisme ou l'apathie. La passivité et la disparition des modèles sont donc en étroite relation. D'une part, la passivité, si répandue aujourd'hui dans nos sociétés occidentales, est une conséquence directe de l'incapacité de sentir, de la carence des expériences significatives et de la perte de notre "sens de la réalité" (Gehlen)³⁰. D'autre part, elle est tributaire de la mécanisation croissante de notre vie de tous les jours et de notre sentiment aigu d'impuissance. Lorsque les appareils mécaniques restreignent considérablement nos voies d'accès à la réalité ambiante, notre désir d'agir se trouve inévitablement atteint³¹. Toutefois, notre goût de l'action dépend tout autant, sinon plus, de la présence

²⁶ *Le saint, le génie, le héros*, 39.

²⁷ *La fin des modèles*, 49.

²⁸ *Ibid.*, 23-24.

²⁹ *Ibid.*, 51.

³⁰ Cf. Arnold Gehlen, "Nouveaux phénomènes culturels", dans *Anthropologie et psychologie sociale*, traduction par J.-L. Bandet, Paris: Presses Universitaires de France, 1990, 192-210.

³¹ Cf. Albert Borgmann, *Technology and the Character of Contemporary Life. A Philosophical Inquiry*, Chicago: The University of Chicago Press, 1984.

des modèles dans notre vie. Sans rapport à des modèles, nous n'arrivons pas à identifier ce qui est important pour nous, ce qui mérite notre respect et notre dévouement. Aimer et admirer un modèle, c'est répondre à ses exigences, c'est développer consciemment un ensemble d'aptitudes, c'est déployer des efforts pour atteindre des objectifs spécifiques.

Le philosophe américain Harry G. Frankfurt nous rappelle avec raison qu'une figure idéale constitue toujours une limite³². L'un des effets positifs du modèle est la prise de conscience des devoirs que l'on ne doit pas trahir et des déterminations que l'on ne peut ignorer. Le modèle fait tourner notre regard vers des êtres et des objets réels dont la légitimité et l'exigence doivent être reconnues. En l'absence d'idéaux et de modèles, notre volonté ne se heurte pas à une autorité; elle risque de devenir "le jouet des impulsions et des inclinations" du moment. D'autre part, le défaut des limites a pour conséquence que nos désirs, nos vœux, nos idées ne se transposent pas dans l'action. "Une personne dépourvue de limitations inviolables est amorphe", écrit Frankfurt.³³ Elle sans énergie, sans consistance, sans une identité solide. Les limitations sont nécessaires pour entreprendre quelque chose; sans elles nous restons figés sur place. "Quand tout est possible, plus rien n'est possible", déclare Van Peursen au sujet de la signification de la fonction sélective de notre condition corporelle.³⁴ Tout comme les sens, servant à rétrécir le champ de nos possibilités et ainsi de tracer des voies pour notre action, les modèles nous forcent à aborder la réalité sous des aspects déterminés et, partant, nous rendent capables de décider, d'agir et de progresser dans la vie. Le sentiment exacerbé de toute-puissance, éveillé et valorisé par nos sociétés consuméristes, et le désir d'éliminer toute forme de contrainte semblent constituer de nos jours un obstacle réel à la volonté d'entreprendre quelque chose, de réaliser des objectifs personnels.³⁵

Quel sont alors les traits caractéristiques des actions accomplies sous l'influence des idéaux, des modèles? Elles sont avant tout marquées par une identification et un dévouement à une cause. Souscrivant ici à certaines thèses développées par Frankfurt, je serais enclin à caractériser cette attitude d'attachement par la notion de *care*³⁶. Elle signifie principalement ceci: la

³² Harry G. Frankfurt, "Die Notwendigkeit von Idealen", in *Moral und Person*, 107-118.

³³ *Ibid.*, 116.

³⁴ Cornelis A. Van Peursen, *Le corps-l'âme-l'esprit*, traduction par M. Claes, The Hague: M. Nijhoff, 1979, 165.

³⁵ Cf. Christopher Lasch, *The Minimal Self. Psychic Survival in Troubled Times*, New York: W.W. Norton & Co., 1984.

³⁶ Harry G. Frankfurt, *The Importance of What We Care About. Philosophical Essays*, Cambridge: Cambridge University Press, 1988, 80-94.

personne se sent concernée par une cause, consent à la servir et à faire des sacrifices pour elle, la traite avec attention et respect.

“A person who cares about something is, as it were, invested in it. He *identifies* himself with what he cares about in the sense that he makes himself vulnerable to losses and susceptible to benefits depending upon whether what he cares about is diminished or enhanced. Thus he concerns himself with what concerns it, giving particular attention to such things and directing his behavior accordingly. Insofar as the person’s life is in whole or in part *devoted* to anything, rather than being merely a sequence of events whose themes and structures he makes no effort to fashion, it is devoted to this”³⁷.

La perte des modèles a pour corrélat la disparition de cette attitude d’attachement que nous avons qualifiée par la notion de *care*. Car celle-ci ne peut se développer que dans la mesure où la personne parvient à se confondre, à s’attacher à un modèle ou à un idéal par une sorte d’affinité et de sympathie.

Sans doute pouvons-nous maintenant mieux comprendre les raisons de la dévalorisation et de la dégradation de l’idée de service, telle qu’elles ont été mises en relief par Gabriel Marcel et Aldous Huxley³⁸. L’idée de service au sens noble du terme implique non pas la fonctionnalité ou l’utilité, le ‘business service’ (Huxley), mais précisément le dévouement, l’attachement à une réalité qui dépasse la personne. Ainsi le service vise-t-il invariablement une valeur ou un principe supra-personnel qui devient manifeste en autrui. On ne peut vraiment servir que dans une perspective où certaines personnes sont perçues comme des incarnations vivantes des valeurs. Toutefois, cette perspective ne s’ouvre dans toute sa richesse que là où les valeurs de la fraternité et de la générosité priment sur celles de l’égalité juridique et de l’obligation.

Il en va de même avec l’idée d’attention laquelle semble être aussi intimement liée à la notion de *care* que celle de service. Celle-ci ne prend tout son sens qu’à la lumière de nos rapports fraternels avec autrui. Celle-là nous met plutôt en présence du phénomène du temps ou, plus précisément, de notre capacité de marquer un temps d’arrêt: dans l’attention, nous nous arrêtons. Il ne s’agit pas de l’immobilisation de notre corps à un endroit quelconque en raison d’une difficulté ou d’un obstacle. Comme l’a bien marqué Minkowski, “l’accent ne tombe pas sur le fait de s’arrêter, mais justement sur le fait de s’arrêter à quelque chose”³⁹. Si nous nous arrêtons, c’est pour mieux percevoir un objet, saisir une idée, ou considérer une personne dans sa totalité. L’attention consiste à manifester une disponibilité devant autrui, à se laisser imprégner par ses propos, à aspirer à sa

³⁷ Ibid., 83.

³⁸ Cf. Gabriel Marcel, “Dégradation de l’idée de service et dépersonnalisation des rapports humains”, dans *Les hommes contre l’humain*, Paris: Fayard, 1951, 144-157; Aldous Huxley, “Note sur les idéals”, dans *Le plus sot animal.....*, trad. J. Castier, Paris: La jeune Parque, 1946, 213-227.

³⁹ Eugène Minkowski, *Vers une cosmologie*, Paris: Aubier, 1967, 90.

reconnaissance. Minkowski a fait observer que l'attention s'apparente à l'acte de goûter, de même qu'à la contemplation⁴⁰. Goûter met en relief une attitude humaine particulière: lorsque nous goûtons, nous nous attardons à quelque chose pour saisir sa saveur. Au-delà de son aspect sensoriel, le goûter comporte aussi un contact intime, profond, personnel avec une qualité ou une valeur. C'est bien grâce à ce mode de contact qu'il nous est possible de nous laisser imprégner par la personnalité de notre modèle et par un ensemble de valeurs que celle-ci incarne.

3. Les modèles et la formation de la personne

Les analyses précédentes, trop sommaires du reste, des conséquences de la perte des modèles nous permettent de réaffirmer une conception de la personne dont le promoteur le plus éloquent a été Max Scheler. Nous devons comprendre la personne comme lieu et processus de personnalisation fondés sur un noyau propre de liberté et une influence active et efficace des modèles. Grâce à son discernement autonome et à sa réceptivité à des figures idéales vivantes, la personne est capable de détecter et de développer ses propres dispositions. En ce sens, la personne est une activité grâce à laquelle les exigences d'une vocation individuelle et concrète sont accueillies et satisfaites. Cette définition ne remplace pas mais complète celle qui met en relief l'intimité secrète, unique et individuelle de la personne. Si être une personne signifie que nous nous appartenons et nous affirmons par notre vocation spécifique et irremplaçable, notre autonomie créatrice ne peut s'exercer et persister vraiment sans un rapport à des personnes-modèles, à des valeurs déterminées et à des exigences de devoir-être⁴¹. En clair, nous sommes des personnes parce que, au-delà de notre appartenance à nous-mêmes, nous avons aussi une capacité singulière d'admirer et de suivre d'autres personnes. L'effondrement des modèles signifie que le dynamisme et la santé de notre être de personne se trouvent sérieusement menacés.

Que pouvons-nous faire alors dans cette situation d'impasse marquée par la dégradation du sens du modèle?

⁴⁰ Ibid., 204-214.

⁴¹ Sur la notion de personne, cf. Gerd Haeffner, "Die Einheit des Menschen: Person und Natur", in L. Honnefelder (Hrsg.), *Die Einheit des Menschen. Zur Grundfrage der philosophischen Anthropologie*, Paderborn: F. Schöningh, 1994, 25-40; Charles Taylor, "The Concept of a Person", in *Human Agency and Language. Philosophical Papers, I*, Cambridge: Cambridge University Press, 1985, 97-114; Bernard Welte, "Person und Welt. Überlegungen zur Stellung der Person in der modernen Gesellschaft", in *Zwischen Zeit und Ewigkeit. Abhandlungen und Versuche*, Freiburg: Herder, 1982, 53-71 et, du même auteur, "Zum Begriff der Person", in *Zeit und Geheimnis. Philosophische Abhandlungen zur Sache Gottes in der Zeit der Welt*, Freiburg, Herder, 1975, 41-53.

Nous avons vu que l'on ne peut "transmettre" et adopter les modèles par une décision volontaire. Ce qui est requis avant tout, c'est la création des conditions qui rendent possibles le contact et l'identification avec certains modèles concrets. Rien ne nous semble plus important à cet égard que la prise au sérieux des relations éducatives, c'est-à-dire des contacts concrets entre jeunes et adultes. C'est grâce à des conversations, à des travaux exécutés en commun que la personne se forme et subit l'influence active des modèles. Si j'insiste sur la valeur des relations interpersonnelles, c'est en raison de la tendance actuelle à minimiser le rôle éducatif des parents, des adultes, même des enseignants.

Quelles sont alors les caractéristiques de cette relation éducative susceptible de mettre quelqu'un en contact avec les richesses d'un modèle? Quel est l'agent le plus efficace de l'intériorisation progressive des valeurs, à des devoirs?

Comme le souligne Scheler, l'amour d'un modèle est fondé sur une "impression d'ensemble" que nous laissons pénétrer en nous-mêmes. Ce qui s'opère ici, c'est une sorte de communication immédiate, une compréhension globale que j'aimerais qualifier d'atmosphérique. Tout comme nous saisissons l'atmosphère spécifique d'une rue, d'un appartement ou d'une ville, de la même manière nous sommes réceptifs au style particulier d'une personne. Celle-ci répand, au-delà de ses paroles et de ses gestes, un "souffle", un "rayonnement" lequel constitue, selon l'expression de Minkowski, son "aspect spirituel". "On dirait ainsi que toute personnalité vivante se trouve entourée comme d'un fin nuage qui émane d'elle et qui, en se répandant dans l'atmosphère, la rattache à celle-ci. C'est là le vrai aspect spirituel et moral de la personnalité humaine, sinon dans ce qu'elle est, du moins dans ce qu'elle pourrait et devrait être".⁴² D'une manière analogue, le psychologue allemand J. Rudert fait observer que chaque personne exhale une tonalité, une atmosphère personnelle. Cette atmosphère n'est pas simplement une qualité quelconque (le courage ou l'orgueil); elle est plutôt la manifestation spécifique et personnelle de cette qualité à travers les expressions et les traits corporels. "L'atmosphérique, écrit Rudert, pénètre la personne dans tous ses traits, les plongeant tous dans une teinture particulière, individuelle".⁴³ C'est cette atmosphère particulière qui, par une sorte d'ébranlement affectif, provoque en nous l'approbation ou le refus. L'animosité, l'indifférence ou la sympathie que nous ressentons envers quelqu'un trouve son fondement dans le fait d'être exposé à ce rayonnement atmosphérique.

Parfois certains maîtres ou artistes s'imposent à nous avec une si grande intensité qu'il nous est presque impossible de nous soustraire à leur emprise. Leur

⁴² *Vers une cosmologie*, 119.

⁴³ J. Rudert, "Die persönliche Atmosphäre", in *Archiv für die gesamte Psychologie*, 116 (1964), 292. Cf. également les analyses pénétrantes de Hubertus Tellenbach, *Goût et atmosphère*, traduction par J. Amsler, Paris: Presses Universitaires de France, 1983, 39-57.

personnalité exhale un calme intérieur et une conviction profonde. Tout d'un coup ils deviennent nos modèles. Leur influence, tout comme notre attachement, se réalisent par la médiation de l'atmosphère. Scheler va même à affirmer qu'il ne peuvent être nos modèles que "s'il existe une union affective charismatique".⁴⁴ Leur présence intense, leur force d'irradiation créent une véritable ambiance affective; celle-ci pénètre en nous et provoque une véritable transformation de notre être dans son ensemble.

Par ailleurs, l'action formatrice des parents, de nos premiers modèles, s'exerce également par le biais de l'atmosphère. Jean Lacroix nous rappelle que "c'est moins par leurs ordres et commendements que les parents élèvent les enfants que par l'ambiance qu'ils créent, les rapports qu'ils entretiennent, la mentalité qu'ils développent".⁴⁵ La manière d'être des parents ne peut donc être séparée de la formation des enfants: celle-ci est avant tout atmosphérique. Cela veut dire que ce n'est pas la volonté expresse du père ou de la mère, mais bien l'atmosphère qui est éducatrice. L'influence de l'émanation atmosphérique est d'autant plus grande que les intentions et les directives sont moins à l'oeuvre. De même, si certaines personnalités complètes provoquent en nous un changement, un mouvement d'identification, ce n'est jamais à cause de leur intention explicite mais grâce à leur présence silencieuse, discrète et douce.

Quel est enfin l'élément déterminant de l'attrait puissant et de l'action éducatrice du modèle? Comme je l'ai déjà signalé, ce n'est pas l'obéissance ni l'imitation aveugles qui provoque chez quelqu'un une véritable transformation. Même les sentiments de sympathie et de dévouement, si profonds qu'ils soient, semblent être insuffisants. Jean Lacroix souligne à juste titre, que l'agent le plus efficace de l'éducation atmosphérique est l'admiration⁴⁶. Toute conformation aux valeurs et aux manières d'être du modèle exige, au-delà de l'amour, la capacité d'admirer. En admirant, l'enfant se sent soulevé par quelque chose de supérieur, tend vers elle pour se rendre semblable, pour s'enrichir. "Admirer, écrit Jean Lacroix, c'est sortir de soi et exploser vers l'autre, non pas pour se perdre, mais pour se réaliser⁴⁷." Certes, l'admiration implique l'imitation. Mais celle-ci n'est jamais automatique; elle est plutôt inventive, créatrice. En admirant certains modèles, l'enfant parvient à actualiser ses aptitudes et développer ses intérêts les plus personnels. Ainsi le contact avec les modèles devient-il pour lui une "source de personnalisation continue", selon la belle formule de Lacroix. Le respect, la joie désintéressée font partie intégrante de l'admiration. Cependant, sa marque la plus distinctive est la

⁴⁴ *Le saint, le génie, le héros, op. cit.*, 19. Cf. aussi Hubertus Tellenbach, "The Education of Medical Student", in A.-T. Tymieniecka (ed.), *The Moral Sense in the Communal Significance of Life, Analecta Husserliana*, Vol. XX, Dordrecht: D. Riedel, 1986, 183-184.

⁴⁵ Jean Lacroix, *Force et faiblesses de la famille*, Paris: Seuil, 1948, 78.

⁴⁶ *Ibid.*, 89.

⁴⁷ *Ibid.*, 91.

conscience lucide des valeurs et de l'intégrité du réel⁴⁸. A l'encontre de la fascination et du fanatisme, entraînant le rétrécissement du champ visuel et le refus de mettre en question, l'admiration, elle, conserve la capacité de critiquer et le sens raffiné des nuances.

On entend beaucoup parler aujourd'hui de la crise de la subjectivité, d'une crise provoquée, en partie, par la perte des modèles. On reconnaît, en même temps, que le dynamisme et la santé de la personne dépendent de l'éducation et de la possibilité de nouvelles idéalizations. Hélas, de nombreuses solutions éducatives sont élaborées par une intention trop intéressée, trop calculante, par une volonté crispée, obsédée par la recherche des résultats et des preuves tangibles. Nous semblons oublier que nous ne pouvons porter remède à la "maladie de l'idéalité" (Anatrella) que d'une manière indirecte, c'est-à-dire en adoptant une attitude désintéressée, en approfondissant nos relations, en essayant de développer en nous-mêmes une personnalité vraie et généreuse.

Collège dominicain de philosophie et de théologie
Ottawa

⁴⁸ Sur la valeur de l'admiration dans la vie de l'enfant, cf. F.J.J. Buytendijk, "La liberté vécue et la liberté morale dans la conscience enfantine", dans *Revue Philosophique*, 76 (1951), 158-170. La traduction anglaise de cet essai est publiée dans Joseph J. Kockelmans (ed.), *Phenomenological Psychology. The Dutch School*, Dordrecht: M. Nijhoff, 1987, 195-207.